

*Le cœur grand comme la Chine*

*Autobiographie de la  
missionnaire norvégienne  
Annie Skau-Berntsen  
(1911-1992)*





Annie Skau-Bermtsen  
Svenn Otto Brechan

LE CŒUR  
GRAND COMME  
LA CHAÎNE

Une infirmière norvégienne  
missionnaire en Chine



**Dans la même collection :**

*Miracle dans la jungle* – Joanne Shetler et Patricia Purvis  
L'impact de la Bible sur une tribu des Philippines

Édition originale publiée en langue anglaise sous le titre :

***And the Word came with Power***

Wycliffe Bible Translators, Inc. • P.O. Box 628200

Orlando • FL • 32862-8200 • USA

© 1992, 2000 et 2002 Wycliffe Bible Translators, Inc.

Tous droits réservés.

Édition en langue française :

© 2005 Éditeurs de Littérature Biblique

Rue de Maubeuge • 59164 Marpent • France

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

Traduction : Antoine Doriath

Couverture, mise en page et impression :

AES • Rue de Maubeuge • 59164 Marpent • France

Les citations bibliques sont tirées de *La Nouvelle Version Segond Révisée*  
(Bible à la Colombe) © 1978 Société Biblique Française.

D. 2005/0135/5

N° ELB 004 146-7

ISBN 2-8045-0149-9

## Introduction

# Qui est Annie Skau ?

Annie Skau est aujourd'hui un personnage légendaire dans sa Norvège natale. Son travail missionnaire infatigable et sa personnalité noble et généreuse lui ont valu l'admiration de tout un peuple. En parlant d'elle, quelqu'un a dit un jour : « En Norvège, Annie Skau est aussi connue que le roi ! »

Née le 29 mai 1911 à Oslo, Annie est l'aînée de cinq enfants. Pendant la première guerre mondiale, ses parents, Johan et Maria Skau, quittent la capitale pour s'établir à Horten, petite ville située à quatre-vingt-dix kilomètres au sud d'Oslo. C'est donc là qu'Annie passe la plus grande partie de son enfance et de sa jeunesse. Reçue en 1932 comme élève infirmière à l'Hôpital d'Ullevål à Oslo, elle y termine ses études trois ans plus tard. Mais le Seigneur l'appelle à être missionnaire. Elle suit donc une formation complémentaire de neuf mois au centre de la *Mission à l'intérieur de la Chine* à Londres et s'embarque pour la Chine en automne 1938.

Après sept années de travail missionnaire intense dans le nord du pays, elle retourne en Norvège en 1945 pour une

période assez courte. Elle repart en Chine et y restera jusqu'en 1951, une longue période durant laquelle elle connaîtra la persécution et toutes sortes de privations.

Malade et affaiblie, elle revient dans son pays natal. Mais son amour pour la Chine brûle toujours dans son cœur. Au fur et à mesure que ses forces lui reviennent, elle entreprend de grandes tournées dans les églises pour parler des besoins du peuple chinois.

Une guerre civile déchire la Chine. Après la victoire des troupes communistes sur l'armée nationaliste, le pays tout entier passe sous l'autorité des rouges, sauf la colonie portugaise de Macao et la colonie britannique de Hong Kong. La plupart des soldats nationalistes et leurs familles cherchent refuge dans l'île de Formose, appelée plus tard Taïwan. Une foule de réfugiés afflue également à Hong Kong.

En 1953, Annie Skau prend une fois de plus le bateau en direction de l'Extrême-Orient, pour Hong Kong cette fois. Son but est d'entreprendre un travail missionnaire parmi les réfugiés chinois en grand nombre dans cet îlot de liberté.

À l'époque où Annie Skau et ses amis commencent leur action, on estime que 250 000 réfugiés vivent dans des cabanes dispersées dans les montagnes autour de la ville. Plus de 70 000 occupent ailleurs des abris misérables et 40 000 trouvent refuge sur les trottoirs et les plates-bandes des grands boulevards de Kowloon. C'est dans cette immense misère humaine qu'Annie Skau et ses amis viennent apporter aide humanitaire et secours spirituel.

Fondé en 1955, le *Port de l'Espérance* est le nom donné à l'œuvre d'Annie Skau à Hong Kong. Les véritables résultats de ce travail sont connus de Dieu seul. Au fil des ans, des dizaines de milliers de malades y sont soignés. Beaucoup

d'entre eux deviennent chrétiens et rejoignent les diverses églises de la colonie. Des enfants handicapés et des personnes âgées sont également accueillis au Port de l'Espérance et à son annexe, le *Coteau du Soleil*.

L'Union des Églises Évangéliques Libres de Norvège qui a envoyé Annie Skau à Hong Kong y délègue d'autres missionnaires après elle. Ceux-ci ont la vision de fonder des œuvres complémentaires telles que des crèches, des écoles, un institut de formation et une union d'églises. Dieu bénit richement ces efforts. Au cours des années, des milliers d'enfants pauvres ont la possibilité de recevoir un enseignement et d'entendre la Bonne Nouvelle de l'Évangile. L'institut compte à ce jour 1 200 étudiants. Lors de retraites spirituelles pour les nouveaux étudiants, beaucoup manifestent le désir de devenir chrétiens. Les églises devenues totalement autonomes totalisent environ 1 300 membres. Actuellement, tout fonctionne grâce à un personnel chinois qualifié. Depuis l'année 2000, il n'y a plus aucun missionnaire étranger sur place.

En 1966, Annie Skau épouse Reidar Berntsen, un homme d'affaires norvégien qui a fortement à cœur l'œuvre missionnaire. Il abandonne ses activités à Oslo pour rejoindre Annie à Hong Kong. Bien qu'il n'ait jamais appris le chinois, il est pendant de longues années une aide précieuse dans les multiples activités du Port de l'Espérance.

À la fin des années 1970, Annie voit approcher l'âge de la retraite. Elle songe par moments à retourner en Norvège. Malgré une excellente santé et une robustesse peu commune, les quarante années de travail missionnaire sans relâche ont épuisé ses forces. Un Chinois frappé par sa haute taille – elle mesurait 1 m 82 – et sa large carrure la décrit ainsi :

« Elle mesure deux mètres de haut et un mètre de large, et son cœur est plus grand que son corps ! »

Mais Annie Skau doit un jour reconnaître que ses forces ne sont pas inépuisables. En 1978, elle décide de retourner en Norvège où elle s'installe avec son mari à Horten, la ville de son enfance.

S'habituer à vivre sans ses chers Chinois n'est pas facile pour elle. Elle commence alors un véritable ministère d'intercession pour le peuple chinois. Beaucoup de portes s'ouvrent dans les églises qui l'invitent à parler de la mission. Elle participe également à la fondation d'une église chinoise à Oslo.

Annie Skau reçoit pour son œuvre humanitaire à Hong Kong plusieurs distinctions honorifiques : la croix des Chevaliers de l'Ordre de St Olav, la médaille de Florence Nightingale et également la haute distinction de Member of the British Empire.

En 1985, à l'âge de soixante-quatorze ans, Annie se voit offrir une occasion unique de porter son témoignage devant un public plus vaste que jamais. La télévision norvégienne lui propose de réaliser une émission sur sa vie et son travail missionnaire sous le titre *Voici ta vie!* Non sans crainte, Annie accepte l'offre. Elle a ainsi l'occasion de parler de sa conversion, de sa vocation missionnaire et de ses expériences en Chine et à Hong Kong. Un grand nombre de collaborateurs et collaboratrices, d'amis et de proches parents participent à l'émission et racontent des souvenirs et des anecdotes de la vie d'Annie.

Cette émission télévisée a un impact extraordinaire dans le pays. Les Norvégiens sont émus aux larmes ce soir-là. Jamais un témoignage chrétien télévisé n'a été si vrai, si

sincère, si humble et si convainquant. Même les rédacteurs athées de certains journaux antireligieux sont touchés. Ils expriment leur profond respect et leur admiration envers cette grande vieille dame missionnaire qui les a totalement désarmés par son sourire et sa chaleur humaine.

Suite à cette émission, les dons pour le Port de l'Espérance à Hong Kong affluent plus que jamais de tous les milieux et de toutes les régions du pays.

À l'occasion d'une autre émission télévisée quelques jours avant Noël, Annie raconte l'histoire émouvante du Noël d'une vieille grand-mère chinoise, relatée dans le dernier chapitre de ce livre. Comme toujours lorsqu'Annie prend la parole, le public norvégien est profondément ému et impressionné. Cette émission sera rediffusée après son décès.

Annie est veuve depuis deux ans lorsqu'elle s'endort à son tour dans la paix du Seigneur en novembre 1992. Elle a 81 ans.

Il existe plusieurs livres sur sa vie et son œuvre. Elle a elle-même publié ses mémoires ainsi qu'une partie de son journal intime. Le présent livre est la traduction condensée des deux ouvrages autobiographiques d'Annie Skau écrits en norvégien avec la collaboration de Svern Otto Brechan : *Min kinesiske dagbok* (Mon journal chinois) et *Min fars datter* (La fille de mon père). Divers enregistrements sur cassette vidéo et audio ont permis de le compléter.

Un petit livre avec quelques extraits de l'autobiographie d'Annie Skau a été publié en français par les Éditions Croire et Servir en 1997 sous le titre *Mon aventure en Chine*.

Nous sommes persuadés que le témoignage de cette fidèle servante du Seigneur sera une source de bénédiction pour tous les lecteurs francophones.

Stig Andreasson, traducteur – Novembre 2005.

## Prologue

Décembre 1947 – La menace de l'armée rouge nous oblige une fois de plus à fuir. Une seule solution s'offre à nous : quitter notre station missionnaire de Lung Chü Chai et nous réfugier à Shan Hsien. Mais comment y arriver ? Les voitures et les bus ne circulent plus. On ne trouve plus que des camions qui pour la plupart transportent du charbon de bois.

Les autorités de la ville nous autorisent avec d'autres habitants à grimper sur un de ces camions. Je me retrouve pêle-mêle parmi une trentaine de passagers assis ou debout sur le chargement et nous partons, le cœur serré.

À Yeh Tsun, le camion s'arrête brusquement. Le moteur a calé mais un coup de manivelle devrait le faire repartir. Il faut descendre. Au même instant, nous apercevons au loin des soldats de l'armée rouge qui dévalent les pentes escarpées de la montagne. Ils se dirigent vers nous baïonnettes au canon. Des coups de feu éclatent de tous côtés. La panique s'empare des passagers. Affolés, ils courent en tous

sens autour du camion. Quelques-uns crient : « Maman ! », d'autres invoquent le « Vieux père céleste », d'autres encore s'évanouissent. Reste le camion. Redémarrer demeure notre seul espoir. Mais le chauffeur s'épuise à tourner vainement la manivelle de toutes ses forces.

Seule, assise sur le chargement, je regarde la scène. C'est alors que je me sens comme élevée dans les airs. J'ai l'impression d'être transportée au-dessus de ce tas de charbon de bois. Et je reçois de Dieu la révélation qu'il interviendra. Il va nous tirer d'affaire.

Je crie de toutes mes forces :

– Venez vite ! Remontez tous sur le camion ! Et toi, chauffeur, tourne la manivelle encore une fois ! Dieu fera en sorte que nous arrivions sains et saufs à Shan Hsien !

Tout le monde obéit, chacun reprend sa place. Exténué, le chauffeur tente un dernier tour de manivelle. Miracle ! le moteur redémarre. En cinq secondes nous repartons et arrivons sains et saufs à Shan Hsien, comme Dieu l'a promis.

J'ai vu Dieu intervenir bien des fois durant mes quarante années en Chine. Il m'a fidèlement accompagnée jour après jour, parfois de façon surprenante. C'est dans ma Norvège natale qu'il m'a appelée à son service. J'étais encore jeune lorsqu'il a déversé dans mon cœur son amour pour les Chinois.

Jamais je n'oublierai le jour où le Seigneur m'a parlé pour la première fois. C'était la veille du nouvel an et j'avais sept ans...

## Chapitre 1

# À la recherche du sens de la vie

J'ai sept ans. Nous passons les fêtes de fin d'année chez mes grands-parents. La veille du Nouvel An, mon grand-père et mes deux tantes sont allés assister au culte de minuit et je reste seule avec ma grand-mère à la maison. Ma grand-mère est une vraie chrétienne, son cœur brûle de ferveur pour le Seigneur. Sa vie de chaque jour est imprégnée d'une foi profonde en la Parole de Dieu. C'est elle qui m'a guidée dans mes premiers pas sur le chemin de la foi.

Nous avons un hiver typiquement norvégien. Le froid pénètre jusqu'à la moelle des os. Grand-mère m'installe dans un coin confortable de la cuisine bien chauffée et m'explique les vérités de la Parole de Dieu. Dix minutes avant minuit, elle m'emmène dans sa chambre pour prier. Elle s'agenouille et intercède pour chaque membre de notre famille, les remettant un par un dans les mains de Dieu. Une fois la prière terminée, elle me propose :

– Annie, tu peux aussi prier le Seigneur Jésus maintenant !

– Mais, Grand-mère, je ne connais pas d'autres prières que le *Notre Père* !

– Dis seulement à Jésus ce que tu ressens dans ton cœur et demande-lui de vous sauver, ta maman, ton papa et toi.

Je ressens que ce moment est grave et solennel. D'abondantes larmes coulent sur mes joues alors que je demande au Seigneur de nous sauver, moi et mes parents. Lorsque j'ai fini de prier, la nouvelle année a déjà commencé. Nous retournons toutes les deux dans le coin chaud de la petite cuisine et Grand-mère me dit :

– Mon enfant, ce soir la bonne semence a été plantée dans ton cœur. Elle germera, poussera et produira du fruit petit à petit.

J'ai l'impression d'entendre encore ces paroles comme un écho d'une époque lointaine. Je ne les ai jamais oubliées.

Sept ans plus tard, un événement marque notre famille. Nous sommes le 7 septembre 1925. Mes deux tantes rendent visite à ma grand-mère car elles ont l'habitude de lire régulièrement la Bible ensemble. Ce jour-là, elles lisent dans le livre des Actes et s'arrêtent au verset 32 du chapitre 20 : « Et maintenant, je vous confie à Dieu et à la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier et de donner l'héritage parmi tous ceux qui sont sanctifiés ».

Après cette lecture, ma grand-mère ajoute :

– Merci mon Sauveur, ces paroles concernent mes fils. Je peux les confier à ta grâce. Tu peux maintenant me prendre auprès de toi.

Cinq minutes plus tard, elle s'éteint paisiblement. Cet événement touche profondément toute ma famille. Les derniers mots de ma grand-mère sont calligraphiés, mis sous verre et encadrés.

J'aime bien quand mon père m'emmène parfois faire un tour sur le fjord dans notre petit bateau. D'autres fois, nous partons nous promener en forêt ou à la montagne. Il est toujours très gentil avec moi. Il m'aide à cueillir des fleurs et me raconte beaucoup de choses sur notre pays. C'est lui qui m'a transmis un grand amour pour ma patrie. C'est un socialiste idéaliste et il me répète souvent :

– Tout ce que tu fais, fais-le pour le bien des autres.

Ses paroles brûlent encore dans mon cœur : « Pour le bien des autres ! »

Dès l'âge de douze ans, je commence à m'intéresser à l'étude de l'histoire. Je suis fascinée par le philosophe grec Socrate dont j'admire l'humilité et la sincérité. J'ai aussi beaucoup d'estime pour Karl Marx. C'est pourquoi j'accepte, à l'âge de seize ans, de devenir membre d'un groupe de jeunesse, le Club Karl Marx. Je suis rapidement élue responsable, la plus jeune de toute la Norvège, paraît-il. Dans nos réunions, nous ne discutons pas seulement du manifeste communiste, mais aussi de toutes les questions possibles et imaginables. Je m'engage dans le travail politique avec ferveur en espérant trouver un sens à ma vie.

Mais au bout d'un an d'activités, mon cœur est toujours aussi vide, assoiffé et insatisfait. Ni Socrate ni Karl Marx n'apportent de réponses satisfaisantes à toutes les questions que je me pose. Je commence alors à lire d'autres grands écrivains et penseurs et je me passionne pour l'auteur norvégien

Henrik Ibsen. Son amour pour la vérité et son mépris de toute hypocrisie me touchent. Je pense souvent à ses paroles :

– Ce que tu es, sois-le en entier ; pas avec un cœur partagé, pas à moitié.

Le désir le plus cher de mes parents est de me voir devenir institutrice dans une école norvégienne. Mais à dix-huit ans, je sais déjà que je serai infirmière. C'est ma vocation. Ma déception est grande lorsque ma candidature est refusée à l'école d'infirmières parce que je suis encore trop jeune. Mais cela me donne l'occasion d'approfondir l'étude de l'anglais et de l'allemand, et de me perfectionner en musique.

## Chapitre 2

# Ma nouvelle naissance

J'ai vingt ans et je pose à nouveau ma candidature pour entrer à l'école d'infirmières à Oslo. Je n'ai pas une foi profonde, ni la certitude du salut, et pourtant j'écris sur ma demande : « Dieu m'a appelée à être infirmière ». La directrice de l'école me trouve encore trop jeune. Les candidates doivent avoir entre vingt-trois et vingt-cinq ans, mais quand elle voit ma haute taille et ma robustesse, elle change d'avis et m'accepte. Parmi les soixante élèves de ma classe, je suis la plus jeune... et la plus grande !

La formation d'infirmière commence non par un enseignement théorique, mais par des stages en hôpital. Nous apprenons directement la pratique des soins aux malades. Pour mieux connaître nos aptitudes et notre équilibre mental, on nous teste en nous plaçant entre autres auprès d'un patient mourant.

La première semaine déjà, je suis de garde auprès d'un jeune malade atteint de tuberculose. Cette maladie fait de terribles ravages au début des années 1930. On me dit que,

si l'état du malade s'aggrave, je peux demander de l'aide. Mais je ne dois quitter la chambre sous aucun prétexte. Je reste donc à côté de ce jeune homme, et je m'aperçois que la crainte de la mort s'empare peu à peu de lui. Je l'entends soudain crier :

– Aidez-moi ! Aidez-moi !

Hélas, je n'ai aucun moyen de le sauver. Je supplie sa mère qui est assise de l'autre côté du lit de secourir son enfant, mais elle est aussi désespérée que moi. Le jeune homme s'agite de plus en plus et crie :

– J'ai peur de mourir ! Aidez-moi !

La profonde angoisse de ses yeux me fait peur. Je ne peux plus supporter ce regard. J'oublie totalement l'interdiction de quitter la chambre. Paniquée, je m'enfuis. Mon seul désir est de rentrer à la maison. Pour la première fois, je comprends ce qu'est la crainte de la mort.

J'interpelle la première infirmière que je rencontre dans le couloir et lui demande :

– Savez-vous comment réconforter quelqu'un qui a peur de mourir ?

– Oui, je sais comment, me répond-elle avec un sourire paisible.

Elle entre dans la chambre. Mais moi, j'ai bien trop peur pour la suivre et je reste plantée devant la porte un long moment. Annie, tu n'es plus une petite fille, tu as vingt ans ! Tu dois reprendre ta garde. Discrètement, je retourne auprès du malade.

Il ne crie plus. Il repose paisiblement sur son lit. Plus étonnant, son regard qui, tout à l'heure, exprimait une si grande angoisse, est devenu serein. Il me dit :

– Sœur Annie<sup>1</sup>, je n'ai plus peur de mourir ! D'ailleurs, je ne vais pas vraiment mourir : j'ai reçu la vie éternelle ! Mais ce dont moi j'avais besoin pour *mourir*, vous en avez besoin pour *vivre*. Il vous faut le salut en Jésus-Christ !

Et c'est paisiblement que le jeune homme s'endort pour rejoindre son Sauveur l'après-midi même.

Ses dernières paroles m'ont bouleversée. Je n'ai jamais combattu la foi chrétienne, je suis seulement sceptique vis-à-vis de la religion. Mais ce que je viens de vivre m'a profondément touchée. Je réalise tout à coup que l'expérience de ce jeune malade est la réponse à ce que je cherche depuis mon enfance. Moi aussi j'ai besoin de Jésus-Christ. Il est sans doute le seul à pouvoir répondre à mes questions, à pouvoir étancher ma soif et à remplir le vide de mon cœur.

Le lendemain, je m'achète une Bible et je commence à la lire régulièrement. Ma soif spirituelle augmente de jour en jour. Les paroles de Jésus en Jean 6 : 37 me touchent particulièrement : « Je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi ». Quelle invitation et quelle précieuse promesse ! Je la saisis avec empressement. Mais le doute s'empare aussitôt de mon cœur : je ne peux peut-être pas être sauvée, puisque je ne sais pas vraiment comment aller à Jésus. Je m'y prends probablement très mal. Comment puis-je m'adresser à Dieu, d'une manière qui soit acceptable à ses yeux ?

Pendant neuf mois, je lis assidûment la Bible pour y trouver le chemin du salut. Nous sommes en 1932. J'ai vingt et un ans. Peu avant Pâques, ma soif spirituelle est tellement intense que je crie au Seigneur :

---

<sup>1</sup> En Norvège, il est courant d'appeler *sœur* toutes les infirmières, qu'elles soient religieuses ou laïques (N.D.T.).

– Seigneur Jésus, je ne sais pas vraiment comment venir à toi. Mais j’espère que tu veux me recevoir malgré tout, car j’ai tant besoin de toi !

Et pour me rassurer, je note dans ma Bible, avec la date : «Aujourd’hui, je suis venue au Seigneur».

Le jour de Pâques, les infirmières et les stagiaires se rassemblent tôt le matin dans le grand couloir de l’hôpital pour chanter des cantiques qui célèbrent la résurrection. De cette façon, les malades peuvent nous entendre. En Norvège, nous chantons un cantique de Pâques particulièrement beau. Il parle de Marie-Madeleine qui s’en va vers le tombeau pour embaumer le corps de Jésus et qui rencontre le Ressuscité.

Alors que nous chantons ce cantique, j’ai soudain le sentiment indescriptible de me trouver en face du Sauveur vivant. Il vient à ma rencontre ! Je saisis alors sa promesse par la foi en mettant toute ma confiance en lui. À cet instant, je ressens un changement total à l’intérieur et autour de moi. Même les fleurs, les arbres et le ciel me paraissent plus beaux qu’avant. La paix de Dieu inonde mon cœur. Je sais que je suis enfin née de nouveau.

## Chapitre 3

# Temps de réveil

Au début des années trente, la Norvège connaît des conflits politiques et des conditions de vie très difficiles, comme beaucoup d'autres pays du monde. Les églises chrétiennes sont également en proie à des conflits internes. Chaque dénomination a ses principes et ses convictions et les leaders se critiquent souvent mutuellement. Ils ont tendance à considérer que les autres croyants sont plus ou moins dans l'erreur. Il existe peu de véritable communion fraternelle entre chrétiens de confessions différentes.

Mais en août 1932, le Saint-Esprit manifeste sa puissance. Il commence par agir au sein du groupe de jeunes de l'église évangélique libre d'Oslo appelée *Église de Bethléhem*. Ces adolescents sont pour la plupart des enfants de membres d'église. Au cours d'une étude biblique tenue par le pasteur Daniel Brandeland, ils sont convaincus de péché sous l'action de la Parole de Dieu. Après s'être humiliés devant le Seigneur, ils sont remplis d'une joie débordante et d'un zèle extraordinaire dans le témoignage.

Suite à ce réveil dans l'église de Bethléem, Frank Mangs, un prédicateur suédois originaire de Finlande, est invité à tenir des réunions d'évangélisation à Oslo. Il discerne immédiatement les obstacles au véritable réveil : ce sont précisément ces murailles érigées entre les différentes dénominations chrétiennes. Sa prédication commence par dénoncer tout esprit de parti et toute étroitesse sectaire. Beaucoup de chrétiens sont profondément touchés. Ils se mettent à confesser leurs fautes les uns aux autres et prient pour l'unité de tous les croyants ainsi que pour le salut des très nombreux « croyants » qui ne fréquentent aucune église. Un puissant réveil s'ensuit.

À cette époque, je suis toujours stagiaire à l'école d'infirmières. J'assiste presque chaque soir comme beaucoup de mes camarades aux réunions d'évangélisation. En automne et en hiver, les réunions se tiennent dans le grand temple protestant de la rue de Calmeyer. Bien qu'il puisse contenir plus de trois mille personnes, il s'avère souvent trop petit. C'est pourquoi en été, un vaste chapiteau est dressé à Majorstuen, une grande place d'un beau quartier d'Oslo. Le dimanche, sept mille personnes se pressent sous les toiles pour écouter la Parole de Dieu. Et en semaine, c'est environ quatre mille auditeurs qui sont présents chaque soir.

Les prédications me parlent. Je ressens un grand désir de m'impliquer davantage dans les activités d'évangélisation. J'ai envie de faire partie de la chorale qui interprète chaque soir de magnifiques cantiques du haut de l'estrade. Je remarque aussi que beaucoup de chrétiens s'engagent comme conseillers spirituels auprès des nombreuses personnes qui désirent se convertir. À la fin de chaque réunion, ils accueillent dans une partie séparée du grand chapiteau

tous ceux qui souhaitent, soit un entretien spirituel, soit que quelqu'un prie avec eux.

Un jour, une camarade de classe m'invite à l'accompagner à l'église de Bethléhem. Bethléhem ? Je ne connais pas d'autre Bethléhem que le lieu de naissance de Jésus. La jeune fille m'explique alors que l'église évangélique libre a donné ce nom biblique à son petit temple. J'accepte l'invitation et promets de me rendre ce soir-là à l'église dont elle m'a parlé.

Je ne sais pas encore que c'est précisément dans cette église que le mouvement de réveil a commencé. Celui-ci a d'ailleurs pris une telle ampleur que le temple est depuis longtemps trop petit pour contenir les foules assoiffées d'entendre l'Évangile. Seulement le culte et certaines autres réunions s'y tiennent encore. À peine arrivée dans le temple, je suis émerveillée par l'ambiance chaleureuse et vivante qui y règne. Je ressens immédiatement que j'ai trouvé là mon foyer spirituel. Je deviendrai plus tard d'ailleurs un membre actif de cette église.



## Chapitre 4

# Travail et bénédiction à l'hôpital

Peu de temps après ma conversion, en 1933, je suis placée dans un service pour malades chroniques. L'infirmière qui dirige ce service est chrétienne, elle aussi. Chaque jour, nous chantons des cantiques avec les patients et sommes remplies de joie en accomplissant notre travail. C'est dans ce service que le Seigneur me donne un jour une leçon sur l'importance d'obéir aux directives du Saint-Esprit.

Un après-midi, je suis occupée à arranger quelques fleurs. L'Esprit me met soudain à cœur de me rendre à la chambre numéro 24 pour y apporter le message du salut à un certain patient. Je n'y vais pas tout de suite, pensant que je dois d'abord terminer ce que je fais. Mais le Seigneur insiste : je dois m'y rendre sans tarder. Lorsque j'entre dans la chambre 24, le patient est déjà inconscient. Je m'approche de son oreille et essaie de lui annoncer comment être sauvé. C'est malheureusement peine perdue, je suis arrivée trop tard. J'en suis très attristée. Ma conscience me reprend : les

fleurs ne seront-elles pas bientôt fanées ? Comment n'ai-je pas réalisé leur peu de valeur par rapport à une âme devant la porte de l'éternité ?

Alors que je travaille dans un autre service, le Seigneur me teste à nouveau. Il m'enjoint de me rendre à la chambre 245, cette fois pour y chanter un cantique. Mais je n'ai jamais chanté toute seule ! Et les patients de cette chambre ne m'ont rien demandé ! Et ne serait-ce pas déplacé de m'imposer de cette manière ? Mais la leçon de Dieu a porté ses fruits. J'arrive à surmonter mes craintes et entre dans la chambre. Je choisis d'interpréter le cantique *Mets ta confiance en Dieu quand les nuages assombrissent ton ciel*. Ce soir-là, j'ai la joie de voir trois patients ouvrir leur cœur pour recevoir le salut en Jésus-Christ !

Depuis lors, je chante tout le temps pendant mes heures de travail, ce que n'apprécie pas tellement la nouvelle infirmière-chef. À plusieurs reprises, elle me demande « de ne pas casser les oreilles de tout le monde » et « de me montrer un peu plus discrète ». Ce qui ne m'empêche pas, quelques minutes plus tard, de chanter à nouveau. Après une énième remarque, les patients qui aiment m'entendre chanter trouvent une solution. Ils vont surveiller les allées et venues de l'infirmière-chef pour m'avertir de sa présence. Désormais, je peux chanter librement.

Une malade de l'hôpital souffre depuis longtemps de la colonne vertébrale. Une partie de son corps est paralysée, c'est pourquoi elle n'est pas autorisée à quitter son lit. Elle en serait bien incapable d'ailleurs. Mais voilà qu'un jour elle m'annonce :

– Sœur Annie, Jésus m'a guérie !

Cette femme doit être victime d'une hallucination due à sa longue maladie. Mais elle persiste à proclamer que Jésus l'a guérie et qu'elle pourrait quitter son lit si on voulait bien l'y autoriser ! J'avertis donc l'infirmière responsable du service et demande au médecin de venir l'examiner.

La patiente tient le même discours devant le docteur : c'est bien Jésus qui l'a guérie, et elle désire se lever. Devant son insistance, le médecin lui fait signer une décharge que l'infirmière responsable et moi-même paraphons également en tant que témoins. Une fois le papier en ordre, quelle n'est pas notre stupéfaction de voir la femme se lever et se mettre à marcher sans difficulté ! Mon étonnement est total ! C'est la toute première fois que j'assiste à un miracle de guérison accompli par la puissance du Seigneur Jésus. Trente ans plus tard, j'aurai l'occasion de revoir cette dame après une réunion à Oslo, toujours en bonne santé.

Un soir, je suis sur le point de quitter mon poste quand j'aperçois une malade que je connais bien. Je sais qu'elle doit se faire opérer du ventre. On est en train de la transporter à la salle de bains pour les soins préparatoires à l'intervention.

– Sœur Annie, ne partez pas ! Priez avec moi, j'ai tellement peur ! implore-t-elle en m'apercevant.

Sans hésiter, je me rends dans la salle où se trouve la patiente. Je m'agenouille à côté de son lit, place mes mains sur son ventre et prie :

– Seigneur Jésus, viens à son secours ! Toi seul tu peux la guérir.

C'est la première fois que j'ose imposer les mains à quelqu'un et prier pour sa guérison.

Dans la salle d'opération, le médecin qui est aussi un chirurgien expérimenté, attend sa patiente. Après l'avoir auscultée plusieurs fois, il s'exclame :

– Qu'est-ce qui s'est passé ici ? Il y a deux heures votre ventre n'était pas comme cela !

– J'ai demandé à sœur Annie si elle voulait bien prier pour moi, explique la dame. J'avais tellement peur de subir une opération supplémentaire ! Depuis qu'elle a prié, je n'ai plus mal !

– L'opération n'est plus nécessaire, conclut le chirurgien. Ramenez-la dans sa chambre.

Le lendemain, ce médecin croise mon chemin.

– Vous voulez me faire de la concurrence maintenant ? Cette fois-ci, vous avez gagné, mais ce ne sera peut-être pas le cas la prochaine fois.

Ces paroles ne me troublent pas. Je ressens seulement une immense reconnaissance envers le Seigneur qui a manifesté sa puissance et sa grâce dans cet hôpital. Car malgré tout notre savoir, nous y sentons souvent notre impuissance devant la souffrance humaine.

## Chapitre 5

# Puissance d'en haut

Le 15 mai 1935, l'administration de l'hôpital décide de m'envoyer travailler à la clinique de Dikemark. Cela m'attriste, car cette clinique se trouve bien loin du centre d'Oslo. Je ne pourrai plus assister aussi souvent aux réunions d'évangélisation. Mes chers patients et moi sommes désolés de devoir nous séparer. Le matin de mon départ, un médecin m'interpelle :

– Tout ceci est vraiment désolant ! Les patients restent totalement silencieux dans leurs lits et vous, vous pleurez ! Dois-je supplier la direction de ne pas vous envoyer là-bas ?

Non, ce n'est pas ce que je désire. Dieu a sans doute son plan et je sais qu'il ne se trompe jamais. Dès après mon arrivée à Dikemark, le directeur me convoque avec six autres infirmières. Sa première question nous surprend :

– Lorsqu'un patient atteint de tuberculose tousse, est-ce que vous vous mettez en colère ?

– Bien sûr que non, répondons-nous, car il s’agit là d’un symptôme évident de sa maladie.

– Alors rappelez-vous donc ceci, conseille le directeur en nous regardant droit dans les yeux. Lorsqu’un patient vous crache à la figure ou vide le contenu de son pot de chambre sur vous, ce sont également des effets de son état. Il ne se contrôle plus, et vous ne devez en aucun cas vous mettre en colère<sup>2</sup> !

Je vis et travaille deux années dans cette clinique isolée et éloignée de la ville. Je ne peux plus assister régulièrement aux grandes réunions auxquelles j’étais habituée. Cela m’apprend à compter davantage sur le Seigneur seul. Le plus important n’est-il pas de partager avec les autres ce que l’on a reçu au lieu de toujours recevoir ?

J’éprouve de plus en plus le besoin d’être remplie du Saint-Esprit et revêtue de sa puissance. J’ai déjà compris certains points concernant la plénitude du Saint-Esprit, mais mon cœur est encore insatisfait. Au printemps 1936, j’exprime mon souhait à Dieu dans une prière :

– Seigneur, j’ai lu beaucoup de livres sur le Saint-Esprit mais maintenant je me tourne vers ta Parole. J’ai entendu beaucoup d’hommes parler de la plénitude et du baptême de l’Esprit, maintenant parle-moi toi-même et fais-moi comprendre ce que c’est !

Ma prière terminée, j’ouvre ma Bible. Mes yeux tombent sur ces versets : « Jean a baptisé d’eau, mais vous, dans peu de jours vous serez baptisés du Saint-Esprit. [...] Vous recevrez une puissance, celle du Saint-Esprit survenant sur vous, et vous serez mes témoins » (Actes 1 : 5, 8).

---

<sup>2</sup> À cette époque, les hôpitaux n’utilisent pas encore les médicaments antidépresseurs et autres tranquillisants.

Quelques mois plus tard, le 6 septembre 1936 précisément, je me tiens seule devant Dieu très tôt le matin. Je ressens alors comme des vagues d'amour et de puissance qui sont déversées sur moi. Un langage de prière et de louange que je ne comprends pas m'est donné en même temps. Durant cette expérience, mon cœur est rempli de paix et de la certitude absolue que tout cela vient de mon Sauveur. Je peux pleinement me reposer sur l'œuvre rédemptrice accomplie par Jésus-Christ. Je ressens une immense reconnaissance de ce qu'il a versé son sang à la croix pour me racheter.

J'ai l'impression de me trouver au bord d'un vaste océan et d'entendre le Seigneur me dire d'avancer en pleine eau. Sa présence est si réelle que je n'éprouve aucune crainte. Je peux placer ma main si faible et si petite dans la sienne qui est si puissante. Il est plus près de moi que toute autre chose. Je sais qu'il intercède pour moi. Je peux lever mon regard vers lui et lui parler très intimement. Je suis la petite sœur qui s'adresse à son grand frère céleste. Le Saint-Esprit remplit non seulement mon cœur mais aussi toute la pièce où je me trouve ! Je pensais qu'une personne remplie du Saint-Esprit devait se sentir forte. Mais moi je me sens comme un bébé nouveau-né qui repose dans les bras du Sauveur.

Depuis ce jour merveilleux, j'attristerai encore bien des fois mon Sauveur. Mais une communion intime s'est installée entre lui et moi. Nous sommes devenus inséparables. Plus tard, lors de ma lecture biblique journalière, le verset de Romains 6:6 me parle particulièrement : « Nous savons que notre vieille nature a été crucifiée avec lui, afin que ce corps de péché soit réduit à l'impuissance et que nous ne soyons plus esclaves du péché ». En sondant mon cœur, j'ai l'impression de ne pas être vraiment crucifiée avec Christ. Beaucoup de mes pensées, paroles et sentiments sont encore

des effets de ma vieille nature, de mon *moi*, ce qui empêche la vie de Jésus de se manifester en moi. Pourtant la Bible dit bien que ma vieille nature est déjà crucifiée avec lui. Je n'ose pas mettre en doute la Parole de Dieu, mais il me semble que dans mon expérience personnelle, je n'y suis pas encore parvenue.

Petit à petit, le Saint-Esprit me fait comprendre que je ne peux pas accomplir les exigences de la Parole de Dieu ni vivre une vie victorieuse sur le péché par mes propres forces. Tout ce que j'ai à faire est de permettre à Jésus d'être le Seigneur de ma vie. Alors mes actes et mes paroles ne seront plus dictés et inspirés par le *moi*, mais par lui. Quelle précieuse vérité !

## Chapitre 6

# Veux-tu aller en Chine pour moi ?

Mon appel missionnaire confirme que la volonté de Dieu est d'avoir des enfants obéissants. Depuis un certain temps, un combat intérieur se livre en moi à propos du baptême. C'est en lisant ma Bible que Dieu m'en révèle avec clarté la signification, sans que j'en parle à qui que ce soit. Je saisis qu'il s'agit d'un acte d'obéissance, d'une confession publique de la foi. Selon la Bible, le baptême est un ensevelissement de notre vie passée et une résurrection pour une vie nouvelle. Cet acte doit suivre la conversion et l'acceptation de l'Évangile. Lorsque j'informe mon pasteur que je désire me faire baptiser, il me répond simplement :

– Je t'attendais !

Le soir de mon baptême, le 25 novembre 1934, Dieu me donne la conviction qu'il m'appelle à le servir comme missionnaire en Chine. Toute ma vie sera une obéissance à cet appel.

Je commence immédiatement à suivre des cours d'anglais. Pour m'entraîner, j'utilise cette langue pour écrire mon journal personnel. Le pasteur Johnsen me prête des livres anglais et américains, dont la biographie d'Hudson Taylor, le grand missionnaire pionnier en Chine. Le témoignage de cet homme de Dieu m'ouvre les yeux sur la dimension de la foi dans le travail missionnaire. Je discerne plus clairement le chemin que je dois suivre. J'acquies une certitude : si le Seigneur veut vraiment m'envoyer en Chine pour le servir, il pourvoira à mes besoins. Je n'aurai pas besoin de m'adresser à une société missionnaire.

Il m'arrive de douter de ma vocation par moments. Je me demande si ce n'est pas Satan qui veut m'induire en erreur. En mai 1935, j'ai l'occasion de me rendre à Larvik pour assister à une rencontre de jeunes de quelques jours. Chaque soir, le pasteur Frank Mangs commente le Psaume 51. Ses études suscitent en moi une soif accrue de sainteté et de profondeur dans ma vie spirituelle. Et ce conflit intérieur dû à mon incertitude qui continue à faire rage en moi ! Un soir, je ressens le besoin de m'éloigner dans une jolie hêtraie pour être seule. Là, à genoux au pied d'un arbre, j'épanche mon cœur devant le Seigneur :

– Père, je n'arrive pas à être complètement sûre de mon appel pour la Chine. Je suis décidée à rester ici jusqu'à ce que tu me donnes une certitude absolue, même s'il faut que je reste dans ce bois jusqu'à ce que je meure de faim ! Fais-moi comprendre quelle est ta volonté.

Aussitôt, une voix douce et pleine d'amour se fait entendre au-dedans de moi :

– Mon enfant, veux-tu aller en Chine pour moi ?

Cette parole venant de l'Éternel est claire et précise. Je m'empresse de répondre :

– Seigneur, si c'est ta volonté que j'aille en Chine, j'accepte !

Dès mon « oui » à son appel, Dieu déverse dans mon cœur un amour intense pour la Chine et pour son peuple. À l'instant même, j'ai l'impression de devenir comme une Chinoise et la Chine devient comme mon propre pays.

Après cette soirée mémorable, je n'ai plus qu'un désir : partir le plus vite possible pour la Chine et y servir mon Seigneur. Je ne parle pas beaucoup de ma vocation autour de moi. Je pense que le Seigneur va lui-même ouvrir les portes au moment voulu. Après quelques mois pourtant, je me dis que je devrais parler de mon projet à Auguste Abell, le président de nos églises. Je me prépare à me rendre à son bureau et suis à nouveau en proie à des sentiments de doute et d'hésitation. Et si jamais je me trompais malgré tout ? Ma vocation n'est-elle pas qu'une illusion ? Une fois de plus, je recours à la prière :

– Seigneur, tu sais que si je me trompe, je préférerais être écrasée par une voiture plutôt que de vivre en dehors de ton plan. Ma peur n'est pas de mourir, mais d'être en dehors de ta volonté !

J'arrive au quartier général des églises évangéliques libres et explique de mon mieux au président que Dieu m'a appelée pour la Chine. Sans mettre en doute ma vocation, il me répond que l'union des églises n'a pas d'argent pour envoyer une missionnaire dans ce pays. Ces paroles n'enlèvent heureusement pas ma paix intérieure. Dieu m'a appelée, j'en suis certaine, et il saura réaliser lui-même son plan pour moi.

Au printemps 1937, j'ai le sentiment que mon départ pour la Chine approche. À part le président de l'union, seule ma mère est au courant de mon appel missionnaire. Or, un dimanche, à l'église de Bethléhem, le pasteur Johnsen m'invite après le culte à venir prier avec lui dans son bureau. Nos relations sont très affectueuses. Il a l'habitude de me parler d'une manière très paternelle et moi, je l'appelle Papa Johnsen. Sa prière est simple et courte :

– Dieu, tu as adressé un appel à Annie et nous t'en remercions. Maintenant, veuille lui aplanir le chemin.

Je suis fort surprise d'entendre sa prière, car jamais je n'ai dit un mot au pasteur de ma vocation !

– N'est-ce pas vrai que le Seigneur t'a choisie pour aller en Chine ? ajoute-t-il en se tournant vers moi.

– Comment est-il possible que vous soyez au courant de la volonté de Dieu pour moi ?

– Mon enfant, depuis le jour de ton baptême, je sais dans mon esprit que le Seigneur t'appelle pour le servir en Chine. Pendant plus de deux ans, j'ai attendu que tu viennes me l'annoncer !

Je profite de l'occasion pour faire part au pasteur Johnsen des paroles du président de l'union. Apprendre que l'union n'a pas les moyens de me soutenir financièrement ne l'affecte pas. D'un large sourire, il me rassure :

– Ne t'inquiète pas, ma fille, Dieu pourvoira à tes besoins. L'autre jour, trois jeunes dames de notre église sont venues me voir. Elles m'ont demandé si je connaissais une jeune femme de notre église qui aurait reçu un appel missionnaire... pour la Chine ! Annie, le Seigneur a appelé ces dames à soutenir financièrement et par les prières cette

jeune missionnaire ! Notre union d'églises n'aura donc pas de charges supplémentaires à cause de toi !

Ces paroles me comblent de joie. Je remercie le Seigneur de tout mon cœur. Les voies de Dieu sont vraiment merveilleuses !

Le 27 juin 1937, ma consécration doit avoir lieu durant le congrès annuel de l'union des églises évangéliques libres de Norvège. Sans être directement soutenue par l'union, je suis quand même considérée comme envoyée par elle. Le président m'invite au début de cette grande rencontre à monter sur l'estrade pour témoigner de mon appel missionnaire. Il conclut mon intervention par une question qu'il me pose devant un auditoire d'environ mille personnes :

– Êtes-vous prête à vous consacrer entièrement au travail missionnaire pour Christ et pour le peuple chinois ? Êtes-vous prête à vivre chaque heure et chaque minute pour ce peuple ?

Je n'ai jamais imaginé devoir un jour répondre à ce genre de question, et encore moins devant un tel auditoire ! La peur m'envahit soudain. Je veux vivre pour Christ et pour le peuple chinois, mais je connais ma propre faiblesse. Puis-je promettre que dans dix, vingt ou trente ans, je vivrai encore entièrement pour Christ et pour la tâche qu'il m'a confiée ? Je n'ose répondre immédiatement.

Dans la grande salle, tout le monde a les yeux fixés sur moi. Que puis-je faire ? Prier Dieu ! Dans mon cœur je lui demande de m'aider à répondre avec sagesse. La douce voix du Seigneur me rassure sans tarder :

– Mon enfant, ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse.

J'ai l'impression que Jésus lui-même me tient la main. Il m'assure qu'il me soutiendra à chaque heure, chaque minute. M'appuyant sur sa promesse et sa puissance, j'arrive enfin à ouvrir la bouche. D'une voix ferme, je déclare devant la grande assemblée :

– Oui, je suis prête !

Tout le monde pousse un soupir de soulagement. En septembre 1937, je quitte mon emploi d'infirmière pour suivre un cours spécialisé en Angleterre afin de me préparer à mon travail missionnaire en Chine.

## Chapitre 7

# Dans l'esprit d'Hudson Taylor

Au mois d'octobre 1937, je rejoins à Londres le centre de formation de la Mission à l'intérieur de la Chine fondée par Hudson Taylor. Je me retrouve dans un groupe de trente-quatre jeunes femmes venues se préparer pour la Chine. Nous venons de pays tels que l'Allemagne, la Hollande, la Pologne, la Suède, le Danemark et la Norvège. Nous formons une grande famille dans laquelle règne une excellente ambiance. Chacune prend part aux divers travaux domestiques.

Tous les matins nous nous réveillons à 5 h 30. Entre 6 et 7 heures, nous consacrons une heure à notre culte personnel. Puis arrive le petit-déjeuner suivi des cours. Chaque soir, de 21 h 30 à 22 heures, nous nous réunissons pour un moment de prière obligatoire dans le grand salon.

Le dimanche, nous avons le droit de rester au lit une demi-heure de plus et de prendre notre petit-déjeuner sur le bord du lit. Mais nous devons garder le silence et saluer les

autres par un simple sourire. À 6 h 30, nous nous consacrons à la lecture de la Bible et à la prière personnelle, puis à 9 h 30 nous participons à une réunion de prière en commun. En semaine, nous devons prier à haute voix en anglais, mais le dimanche, nous sommes autorisées à utiliser nos langues maternelles respectives. Après cette réunion de prière, chacune peut aller à l'église de son choix.

L'enseignement donné par la directrice du centre m'impressionne beaucoup. Elle nous rappelle sans cesse que même les plus humbles travaux peuvent être accomplis pour la gloire de Dieu. Nous apprenons aussi à mieux connaître le fondateur de la Mission, le célèbre Hudson Taylor, décédé en 1905. Sa foi inébranlable en Dieu est pour moi une source d'encouragement permanente. Des missionnaires de retour de Chine viennent régulièrement nous rendre visite. Leur témoignage de la fidélité de Dieu nous touche beaucoup. Ils nous encouragent à remettre tous nos soucis entre ses mains et à nous attendre à lui seul.

Selon le règlement, nous devons payer notre pension le 21 de chaque mois, avant 10 heures. Elle comprend la nourriture, le logement et les cours. C'est le bureau de la mission norvégienne qui me transmet les dons qui me sont destinés. Mais ce mois-ci, quelques jours avant le 21, je n'ai encore rien reçu. Je prie avec insistance, sans rien voir venir. Je suis sur le point d'écrire une lettre à mes amis en Norvège, quand quelque chose me retient. Peut-être devrais-je faire appel à ma mère ? Elle m'a dit avant mon départ qu'en cas de besoin, je n'avais qu'à lui faire signe. Non, je préfère compter sur le Seigneur et sur lui seul. D'ailleurs je n'aurais même pas assez d'argent pour m'acheter un timbre !

Je repense à la question de ma mère avant mon départ pour l'Angleterre :

– Annie, quel sera ton salaire lorsque tu seras missionnaire ?

– Je ne sais pas, Maman.

– Tu ne t'es pas informée à ce sujet ? Le ton de sa voix exprime son angoisse. Tu dois être folle de partir sans savoir de quoi tu vivras !

– Maman, ne t'en fais pas, puisque Jésus m'a appelée, il prendra aussi soin de moi !

Nous sommes le 21. Ce matin, à la réunion de prière commune, nous devons intercéder particulièrement pour l'annonce de l'Évangile dans le monde et les traducteurs de la Bible. Habituellement je ne suis pas la première à prier à haute voix, car j'ai du mal à m'exprimer en anglais. Mais cette fois, c'est différent. Quoique je n'aie pas reçu de quoi payer ma pension, des paroles de reconnaissance et de louange à Dieu sortent spontanément de ma bouche.

Déjà avant la réunion de prière commune, le Seigneur m'a rappelé ses promesses dans Luc 12, aux versets 22 et 27 : « Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous serez vêtus. Considérez comment croissent les lis ; ils ne travaillent ni ne filent, cependant je vous dis que Salomon même dans toute sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un d'eux ». J'ai la certitude qu'avant 10 heures du matin le Seigneur me donnera ce dont j'ai besoin.

À la fin de la réunion de prière, mes camarades se pressent autour de moi pour me demander si j'ai reçu quelque chose.

– Je ne sais pas, mais j'ai la certitude qu'avant 10 heures, le Seigneur fera quelque chose de particulier pour moi. Il me l'a dit !

Au même instant, une étudiante court vers moi. Elle m'apporte une lettre en provenance de ma mission en Norvège. Je m'empresse de l'ouvrir et j'y lis :

Ton pasteur vient régulièrement à notre bureau apporter le montant de ton soutien. Mais le responsable du transfert a oublié de faire le mandat quand il est parti dans le nord de la Norvège. Avec toutes nos excuses !

Le pasteur Johnsen a avancé le montant de ma pension pour qu'elle m'arrive à temps. Pour moi, il est toujours le fidèle Papa Johnsen. La lettre avec le mandat est arrivée à 8 h 45. Oui vraiment, le Seigneur ne vient jamais trop tard !

Le temps passé au centre de la Mission à l'intérieur de la Chine est riche en enseignements. Il me donne aussi de vivre une précieuse expérience de vie communautaire. Nous partageons notre chambre à deux et parfois quatre étudiantes. Parfois, il faut changer de camarade de chambre, ce qui permet de mieux nous connaître, nous qui venons d'horizons si divers. Être confrontées à des habitudes et des tempéraments très différents constitue une bonne école pour de futures missionnaires !

Avant de quitter le centre, je dois faire une promesse par écrit : ne jamais réclamer de l'argent à qui que ce soit ni pour mes besoins personnels ni pour l'œuvre que le Seigneur me confiera. C'est bien conforme à l'esprit et aux principes d'Hudson Taylor. Je remercie sincèrement le Seigneur d'avoir pu suivre ce cours indispensable pour ma formation.

## Chapitre 8

# Un voyage aventureux

Après mon retour en Norvège au mois de juillet 1938, notre union d'églises m'envoie pour une tournée missionnaire dans l'est du pays. Au centre de formation à Londres, j'ai appris comment préparer un discours, mais je n'ai jamais parlé en public. Je me sens donc dépendante du Seigneur pour qu'il m'inspire le texte biblique à choisir et le message à préparer pour chaque réunion. En réponse à mes prières, le Saint-Esprit me pousse surtout à témoigner de ce que Dieu a fait dans ma vie et de la manière dont il m'a appelée.

C'est le mois d'août et mon départ pour la Chine approche. Alors que je suis rarement malade, me voilà obligée de garder le lit. J'ai beaucoup de fièvre, peut-être à cause du vaccin contre la variole et des autres piqûres. Dans mon lit, je pense à la grande fidélité de Dieu, même dans nos moments de faiblesse.

Mon départ est fixé au 3 septembre. La veille, je tiens une réunion d'adieu à Oslo. Pour cette occasion, l'église a loué un local plus grand dans la même rue. Il faut du temps

pour se rendre de Horten, ma ville natale, jusqu'à Oslo. Je prends un taxi puis embarque sur un bateau qui m'emmène du fjord à la capitale. Avant de partir, il faut que je dise au revoir à mes proches. La séparation est douloureuse. Les larmes de ma mère me remuent et je lutte pour retenir les miennes. Ce qui accentue ma peine, c'est que ni ma mère ni mon père ne sont nés de nouveau.

L'épreuve de la séparation est adoucie par l'amour de Dieu que je ressens plus profondément que jamais. Je ne pourrais imaginer aucun autre avenir pour moi que celui de missionnaire en Chine. Ce départ est sans doute plus dur pour ma mère que pour moi. Car l'amour pour le peuple chinois me porte, tandis qu'elle doit accepter le départ de son enfant vers ce pays lointain avec lequel elle n'a aucun lien particulier. De plus, les nouvelles alarmantes de la guerre entre la Chine et le Japon augmentent son angoisse.

Lors de la réunion d'adieu à Oslo, je parle de mon appel pour la Chine. Je rends le même témoignage que lors des autres réunions d'adieu tenues ailleurs en Norvège. Deux anecdotes me marquent spécialement.

À la fin d'une réunion d'adieu, une dame s'approche de moi et s'exclame toute joyeuse :

– Annie, c'est le plus beau jour de ma vie ! Maintenant je comprends pleinement comment l'Esprit du Seigneur conduit toutes choses !

Elle me raconte que trois ans auparavant, elle a ressenti comme un lourd fardeau sur son cœur. En passant de longs moments dans la prière, elle a été conduite à prier pour que Dieu m'envoie en Chine pour y annoncer l'Évangile ! Voilà pourquoi, en entendant mon témoignage, son cœur a débordé de joie et de reconnaissance ! Combien je voudrais qu'il y ait

beaucoup d'intercesseurs comme elle, capables de supplier le Maître d'envoyer des ouvriers dans sa moisson !

L'autre épisode s'est passé lors du congrès de nos églises en 1937. Je suis logée dans la même maison qu'une sœur en Christ de la ville de Trondheim. Un soir, elle s'adresse à moi d'un ton grave et solennel :

– Écoute Annie, je dois te dire quelque chose. Dieu t'a appelée à travailler pour lui en Chine. Rappelle-toi qu'aucun être humain ni aucune circonstance ne doit jamais t'empêcher de partir !

– Mais quel genre de personne ou de circonstance pourrait bien m'empêcher de partir ? Cela me paraît impossible !

– Ne dis pas que c'est impossible. Il y a vingt ans, j'étais dans la même situation que toi. Je me préparais pour aller en Afrique comme missionnaire et j'étais remplie de joie. Peu après, j'ai rencontré l'homme qui est aujourd'hui mon mari. Et j'ai abandonné mon projet. C'est vrai, nous accomplissons tous les deux un service pour le Seigneur dans notre église. Mais au fond de mon cœur, je sais très bien que ce n'était pas le plan initial de Dieu pour moi. J'espère que tu ne commettras jamais la même erreur que moi !

Après cette conversation, nous prions toutes les deux à genoux pendant ce qui me semble une demi-heure. Mais lorsque nous nous relevons, ma montre indique que nous avons prié pendant presque cinq heures !

Les paroles de cette sœur en Christ m'aideront à ne jamais oublier que le plus important dans la vie est d'être là où Dieu nous veut. Alors nous n'avons à craindre ni les obstacles ni les épreuves ni l'adversité.

Le matin du 3 septembre 1938, j'embarque à bord du *Kong Dag* à destination de Copenhague où un autre navire, le *M. S. Potsdam*, nous attend pour continuer le voyage jusqu'en Chine. Je quitte Oslo les bras chargés de fleurs. Mes amis m'ont gâtée. Je ne me sens ni seule ni abandonnée. Je sais que les prières de mes fidèles intercesseurs norvégiens me suivront jusqu'en Chine. J'ai aussi de la compagnie sur le bateau. Six futures épouses de missionnaires partent rejoindre leurs fiancés qui les attendent en Chine. Cinq autres missionnaires voyagent également avec nous.

Quelques jours plus tard, je me promène à l'aube sur le pont supérieur du *Potsdam*. Mon cœur est puissamment fortifié par ces paroles de la Bible : « Le Tout-Puissant a établi son règne » (Apocalypse 19 : 6). « Je reconnais que tu peux tout » (Job 42 : 2). Et les paroles de Jésus : « Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre » (Matthieu 28 : 18).

Un mois plus tard, nous arrivons à Hong Kong où je reste deux semaines. Je découvre ce peuple chinois que j'aime déjà tant. J'ai également le plaisir de rencontrer des frères et sœurs en Christ dans cette grande ville. Dans les réunions chrétiennes, mon cœur est touché de voir un grand nombre de jeunes consacrer leur vie à Jésus-Christ. La guerre entre la Chine et le Japon fait rage déjà depuis longtemps. Les routes vers mon futur champ de mission dans le nord du pays sont fermées à la circulation. Un seul moyen d'accès reste à ma disposition : prendre un bateau jusqu'à Hanoï au Vietnam, et puis un train jusqu'à Kunming en Chine.

Le train traverse un pays inhabité, lorsqu'il s'arrête subitement. Des combats sont fréquents dans cette région et un avion militaire s'est écrasé près de la ligne du chemin de fer. Deux soldats chinois gisent dans l'herbe. Je m'occupe des deux blessés avec une autre infirmière rencontrée dans le

train. Nous les soignons avec les moyens du bord. L'un des soldats m'exprime sa reconnaissance par ces mots :

– Dieu t'a envoyée en Chine pour nous sauver. Je l'en remercie !

À Kunming, j'achète ma première Bible en chinois. Il me semble alors que les caractères chinois sont comme les Chinois eux-mêmes : ils se ressemblent tous et je crains de ne jamais pouvoir les distinguer les uns des autres !

Chongqing est la prochaine étape de notre long voyage. Nous apercevons les hautes montagnes de l'autre côté de la rivière. Pour atteindre le sommet, il nous faut gravir des sentiers escarpés pourvus de centaines de marches. Les voyageurs empruntent des chaises à porteurs pour traverser la montagne. Pour ma part, je refuse de m'asseoir dans ces chaises, même si je remarque que les missionnaires qui m'accompagnent n'ont pas les mêmes scrupules. Me faire véhiculer par des hommes qui appartiennent au peuple vers lequel Dieu m'envoie pour témoigner de Jésus-Christ ? Jamais ! Pas question de prendre place dans cette chaise portée par trois hommes ! Je ne me rends pas compte que ceux-ci interprètent mal mes protestations. Comme je ne peux parler en chinois, ils croient que je conteste le prix du voyage.

À cause de mon refus, un attroupement se forme autour de nous. Tout le monde parle en même temps et la confusion devient totale. Le missionnaire Asbjorn Aavik m'ordonne de prendre place dans la chaise à porteurs sans plus tarder.

– Non, je ne veux pas !

Il est en colère et me rappelle que je dois lui obéir puisqu'il est le plus âgé de nous deux. Il se montre inflexible. Les gens nous regardent, abasourdis. Finalement, je me résous à prendre place dans la chaise. Mais des larmes ruissellent

sur mon visage jusqu'à notre arrivée en haut de la montagne. Là, une vieille missionnaire aux cheveux blancs me console par ces paroles :

– Si nous n'acceptons pas de voyager ici en chaise à porteurs, nous enlevons à beaucoup de gens leur seul gagne-pain.

Ces paroles me calment un peu. Dans une maison à proximité, je suis heureuse de prendre mon premier bain depuis trois semaines.

Un matin vers 10h30, les sirènes se mettent à hurler. Alerte aérienne ! Je suis la foule vers les abris. Je suis étonnée de n'éprouver aucune crainte. La présence de Jésus me rassure. Il me procure un sentiment bienfaisant de paix et de confiance

Dans la ville de Szechwan, je rencontre beaucoup de soldats venant du nord. Ils ne comprennent pas pourquoi je me dirige dans cette direction. C'est là que se trouve la zone des combats et les Japonais avancent de plus en plus. Ne sachant plus que faire, je demande au Seigneur de me montrer sa volonté. Veut-il que je reste à Szechwan afin d'y travailler pour lui ? Le 8 novembre, il me répond par la Bible : « Confie-toi en l'Éternel de tout ton cœur et ne t'appuie pas sur ton intelligence » (Proverbes 3 : 5). Les paroles d'un psaume me réconfortent aussi : « Il les dirigea en sécurité et ils ne tremblèrent pas » (Psaumes 78 : 53).

En attendant de pouvoir continuer mon long voyage, je me rends à Chengdu. J'y assiste à des réunions organisées par un des plus grands leaders chrétiens chinois, le pasteur Jia Yu Min. Même si je ne comprends pas un seul mot de ses sermons, je suis heureuse d'être là. Je ne suis pas encore en mesure de lire ma Bible en chinois, mais mon cœur s'il-

lumine de joie quand je peux distinguer trois mots : Jésus, amen et alléluia.

Notre voyage est souvent entrecoupé de longs moments d'attente. Même en nous levant à quatre heures du matin, nous arrivons parfois trop tard pour acheter un billet d'auto-bus. Tout est déjà vendu au marché noir. Dans une des villes, il nous faut attendre une semaine pour avoir enfin quelques places dans un bus ! En arrivant à Mien Hsien, nous sommes d'humeur maussade à cause de ces contrariétés. Mais notre irritation est rapidement remplacée par la louange à Dieu. Les gens de la localité nous apprennent en effet que notre bus est le premier qui soit arrivé à destination sans problème depuis toute une semaine ! Tous les autres ont été attaqués par des bandes de brigands !

Grâce aux bus, aux trains et aux camions, j'arrive enfin à Sian, dans la province de Shensi. Le pasteur Nordmo, le doyen des missionnaires norvégiens, vient m'y accueillir avec beaucoup de joie. Nous sommes le 23 novembre, deux mois après mon départ de Hong Kong !



## Chapitre 9

# À Shen Nan, je suis chez moi !

C'est dans un camion que le missionnaire Nordmo me conduit de Sian (province de Shensi) à Shang Hsien. Notre champ de mission comprend aussi Shan Yang, Lonan, Shang Nan, Lung Chü Chai et Chin Tze Kuan (province de Honan) Pendant le trajet, le pasteur Nordmo m'avertit que je devrai affronter de nombreux inconvénients dans cette région en voie de développement. Ma future demeure ne possède en effet ni eau courante ni électricité. Mais le pasteur espère que, par la grâce de Dieu, je m'habituerai à ce manque de confort.

Lorsque nous arrivons à Shang Hsien, le pasteur Nordmo prend ma main et prie :

– Merci, Seigneur, d'avoir envoyé notre sœur Annie pour travailler avec nous !

Aucun nouveau missionnaire n'est venu à Shang Hsien depuis quatorze ans. Voilà pourquoi il est si reconnaissant envers Dieu. De plus, peu de temps avant mon arrivée, le

missionnaire Riis est retourné en Norvège avec sa famille. Recevoir du renfort réjouit vraiment la famille Nordmo !

Nous entrons à Shang Hsien par la porte occidentale. De nombreux frères et sœurs chinois ont quitté leur travail pour venir saluer la nouvelle missionnaire. En traversant le village, j'observe qu'un homme lance une remarque à haute voix et que celle-ci provoque une certaine animation. Les gens sourient et se mettent à se parler les uns aux autres. Intriguée, je demande à Monsieur Nordmo :

– Que se passe-t-il ?

– Eh bien, lorsque le frère a vu ta haute taille, il s'est exclamé : « Dieu soit béni de nous avoir envoyé une missionnaire forte et robuste ! Elle est faite pour travailler dans nos montagnes ! »

Ce chrétien a raison. J'aurai bien souvent l'occasion de remercier Dieu pour ma bonne santé et ma résistance physique.

Après m'avoir fait visiter leur église, les frères et sœurs chinois m'emmènent dans la maison que je vais occuper. Il me semble que je connais déjà cet endroit tant il me paraît familier ! Je ressens l'agréable impression d'être enfin arrivée chez moi, dans le lieu qui m'est comme prédestiné. Quel sentiment étrange !

Le soir, je suis invitée à participer à une réunion à l'église. Le local est déjà rempli de fidèles lorsque nous y entrons. Le refrain du premier cantique qu'ils entonnent restera à jamais gravé dans ma mémoire :

Entre dans mon cœur, Seigneur Jésus, c'est aujourd'hui  
l'instant béni, viens dans mon cœur, Seigneur Jésus !

À part le nom de Jésus, je ne comprends pas un traître mot du chant. Mais j'essaie de prononcer les voyelles en observant les lèvres de la personne assise à côté de moi. Après le culte, je suis déconcertée de voir de nombreux Chinois se presser autour de moi pour me parler. Je pense qu'en m'entendant « chanter », ils ont cru que je connaissais leur langue ! Mais il n'en est rien, hélas !

Après Noël, le pasteur Nordmo me propose de prendre un peu de repos avant de me lancer dans l'étude du chinois. Mais j'ai hâte de commencer, d'autant plus que le manuel d'études de la Mission est arrivé. Il me trouve donc un professeur, Monsieur Ma, qui viendra me donner des leçons. Beaucoup de missionnaires éprouvent de grandes difficultés à apprendre le chinois, mais mon professeur se révèle être un homme fort patient. Dès que j'ai appris quelques mots, je les répète sans cesse et je les utilise aussi souvent que possible.

Le 19 janvier 1939, je suis capable de réciter Jean 1 : 29 en chinois : « Voici l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ». Je m'empresse de citer ce verset à tous ceux que je rencontre ! Peu à peu, mon vocabulaire s'enrichit, et il m'arrive de descendre sur la place du marché pour m'exercer. J'accoste les gens et leur demande s'ils croient en Jésus. Le plus souvent, ils hochent la tête. Malheureusement, mes connaissances en chinois sont encore trop limitées pour que je puisse leur annoncer la Bonne Nouvelle, ce qui m'incite à redoubler d'efforts !

À Shang Hsien, l'hôpital est réservé aux soldats blessés. Le pasteur Nordmo s'y rend régulièrement pour annoncer l'Évangile. Un jour, il m'invite à l'accompagner. Devant les gens du pays, je n'ai plus peur de parler mon chinois écorché, mais en présence du pasteur Nordmo, c'est différent.

Je n'ose pas ouvrir la bouche. Aussi, en arrivant à l'hôpital, je lui suggère :

– Moi, je vais aller de ce côté et vous n'avez qu'à rester prêcher ici.

Et sans attendre sa réponse, je m'éloigne dans le couloir.

J'entre dans une des salles de l'hôpital. Malgré mes moyens limités, j'y annonce la Bonne Nouvelle. En prenant congé des patients, j'aperçois Monsieur Nordmo derrière la porte. Il a probablement voulu m'écouter parler chinois, ce qui me met mal à l'aise. Mais je suis rassurée lorsque, de retour à la station missionnaire, je l'entends déclarer à sa femme :

– Annie se débrouille bien ! Elle sait déjà expliquer aux gens comment aller au ciel et elle peut les mettre en garde contre la perte !

À la fin du mois de février, le pasteur Nordmo et son épouse Esther me confient la garde de leurs deux enfants car ils doivent se rendre à Shan Yang. Rowland, le plus jeune des enfants, tombe subitement malade. Il est atteint d'une congestion pulmonaire et son état m'inquiète énormément. Ma seule ressource est de prier le Seigneur et de compter sur lui. J'envoie un télégramme aux parents pour les informer de l'état de leur fils. Au cours de la nuit suivante, notre merveilleux Sauveur permet que l'état du petit garçon s'améliore.

Deux jours plus tard, Madame Nordmo est de retour à la maison. Elle comprend très bien l'angoisse que j'ai éprouvée en son absence. C'est pourquoi elle me propose de me rendre moi-même à Shan Yang pour seconder son mari, tandis

qu'elle restera à la maison pour s'occuper de ses enfants. J'accepte volontiers.

Pour me rendre de Shang Hsien à Shan Yang, je dois parcourir soixante-dix kilomètres à pied. Le voyage n'est pas de tout repos ! Avec quelques frères et sœurs chinois, nous devons emprunter une route en mauvais état, escalader des montagnes et traverser soixante-dix fois la même rivière. Plusieurs fois durant le trajet, je regarde avec crainte les sommets à gravir. Mais chaque fois le verset reçu le jour de ma consécration missionnaire me fortifie : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse ».

Nous progressons pas à pas et voilà que la neige commence à tomber abondamment. Nous cherchons refuge dans un petit temple situé le long du chemin. Une femme est assise à l'intérieur et je m'approche d'elle pour lui demander :

– Crois-tu en Jésus ?

– Qui est Jésus ? s'enquiert-elle. Je n'ai jamais entendu ce nom !

En pensant aux millions de Chinois qui n'ont encore jamais entendu parler du Sauveur, je suis si émue que je ne peux retenir mes larmes. Je prends le temps d'expliquer à cette femme les premiers rudiments de l'Évangile et nous repartons dans le but d'atteindre Shan Yang si possible avant la tombée de la nuit.

Enfin, nous arrivons à destination ! Les chrétiens de l'église venus à notre rencontre nous accueillent à l'entrée du village. Ils nous souhaitent la bienvenue avec des chants. Le premier à me donner sa salutation de paix est un ancien de l'église appelé frère Feng. J'ai l'impression que l'amour de Jésus-Christ déborde du cœur de tous ces croyants. L'affection qu'ils me témoignent me touche beaucoup,

d'autant que je suis une étrangère. Ils me conduisent à la station missionnaire, me lavent les pieds et me préparent une bonne assiette de soupe. J'ai des ampoules et des écorchures aux pieds qui me font très mal. Mais l'ambiance d'amour fraternel qui règne autour de moi semble atténuer mes douleurs. Après un moment de repos, je suis prête à suivre mes nouveaux amis à l'église.

Le lieu de culte ici à Shan Yang est bien plus vaste que celui de Shan Hsien. Il est pourtant déjà rempli quand j'arrive. C'est le pasteur Nordmo qui prêche. À la fin de sa prédication, il invite ceux qui veulent donner leur vie à Christ à s'avancer vers l'estrade. Quelqu'un pourra ainsi prier et s'entretenir avec eux. Plusieurs personnes se lèvent et quelle n'est pas ma surprise d'entendre le pasteur Nordmo m'interpeller en norvégien :

– Petite sœur, viens prier avec ceux qui cherchent le salut !

– Ce n'est pas possible, frère Nordmo, je ne prie pas assez bien en chinois !

– Annie, notre Père céleste comprend aussi le norvégien. Viens m'aider !

Beaucoup de gens viennent s'agenouiller devant l'estrade pour implorer la grâce de Dieu. Je me mets à genoux à côté d'une jolie fillette et demande à Jésus de la sauver. Ce soir-là, elle donne son cœur à Jésus. Bien plus tard, elle deviendra une des responsables de cette église de Shan Yang !

Quelle journée extraordinaire ! D'une part, une marche épuisante, et de l'autre, l'éclatante manifestation de l'amour de Dieu !